

Festival du monde  
arabe 2006

# La voie soufie

YVES BERNARD

Islam Blues, Les Possédés, La Nuit des Aïssawa et Soufi-Tronic: autant de titres évocateurs qui mettent en relief l'importance accordée cette année à l'art soufi au sein de la programmation du FMA. Et cela ne s'arrête pas là puisque nombre d'autres musiciens qui participent au festival reçoivent également de façon directe ou indirecte l'influence du courant mystique de l'islam. «*Cela s'inscrit parfaitement dans la logique de notre thème des prophètes rebelles, soutient Joseph Nakhlé, directeur artistique de l'événement. Le mot "prophète" renvoie au retour du religieux alors que les rebelles sont là pour signifier la dimension contestataire du phénomène tel qu'il est approprié par les fondamentalistes ou par l'Occident, qui voit l'Islam comme l'ennemi.*»

## Un espace inédit

Pour plusieurs, le soufisme a toujours incarné le caractère le plus tolérant et le plus humaniste de l'islam. Nakhlé abonde dans ce sens: «*Je pense qu'il représente le seul courant qui peut aujourd'hui nous donner espoir, nous promettre le renouvellement de la tradition islamique et lui redonner vie dans notre monde.*» Et la musique soufie, avec ses chants incantatoires et ses accélérations rythmiques, ses crescendos qui finissent par atteindre des sommets, vers la dévotion, par étapes que les musiciens franchissent, souvent jusqu'à la transe, permet à l'auditeur, plongé dans un autre état d'âme, d'entrer dans une sorte d'unité avec l'absolu. Même la poésie doit permettre l'accès à cette route spirituelle, amener à une fusion avec l'univers. Rumi, considéré comme l'un des plus grands poètes mystiques de tous les temps, disait souvent: «*À la fin de mon poème, si vous ne vous oubliez pas, jetez-le à la poubelle!*»

## Rendez-vous avec la ferveur et l'au-delà...

SOURCE FMA

Les Aïssawa arrivent à Montréal avec, d'un côté, saxos, basse, batterie pour faire résonner le jazz contemporain et, de l'autre, la ghaita, type de hautbois strident, et une panoplie d'instruments de percussion pour la transe.

Ce soir, au théâtre Corona, le FMA propose La Nuit des Aïssawa, spectaculaire rencontre entre le groupe de jazz français Niyya et les Marocains de la confrérie Aïssawa de Fès. Le projet s'inscrit en continuité avec d'autres expériences d'échange déjà présentées lors d'éditions antérieures du festival: Gnawa el Jazz avec des jazzmen montréalais et des maîtres du culte gnawa, le Cercle de l'Extase, à tendance liturgique, et cette réunion entre l'oudiste montréalais Hassan El Hadi, le New-Yorkais Hassan Hackmoun et des porteurs égyptiens de la tradition du zar. Dans tous les cas, la confrontation prévue entre différentes inspirations a laissé toute la place à la création d'un espace inédit et commun de liberté créatrice.

La Nuit des Aïssawa est l'aboutissement d'une recherche menée par le saxophoniste Mehdi Nabti, qui, parti étudier la musique classique au Maroc en 2000, est entré en contact avec des musiciens de la confrérie qui l'ont initié à leur rituel. Depuis, le Français d'ascendance kabyle a étudié, décortiqué et transcrit rythmes et mélodies, les a expliqués à ses collègues jazzmen de l'Hexagone, a enregistré avec eux, est revenu au Maroc

pour établir des ajustements nécessaires, puis a formé ce groupe particulier qui donne à Montréal sa troisième représentation à vie. Contrairement à certaines aventures fortuites, tout cela s'est établi petit à petit.

«*Chez vous, nous jouons pour la première fois avec Azedine Dettaho, le grand chef de tous les Aïssawa du Maroc, explique Nabti. C'est lui qui est responsable d'arbitrer ou de sanctionner les conflits entre les membres de la confrérie. Il établit également le lien entre la communauté et le palais royal. Il est le moqqadem, à la fois chef spirituel et directeur d'un groupe musical. Lors des représentations du culte, il joue le tabla, instrument principal qui permet de changer le rythme et de passer d'un morceau à l'autre.*»

Avec leur doctrine mystique, les invocations de Dieu et les répétitions des litanies qu'ils font durant leur rituel, les Aïssawa représentent, sur le plan spirituel, une confrérie dans le sens le plus classique du terme. «*Mais ils se distinguent nettement sur le plan artistique en incorporant à leur répertoire tous les genres et tous les rythmes marocains, y compris ceux des autres confréries, explique le directeur musical du projet. La cérémonie habituelle, qui se déroule la nuit durant, se divise en deux. On commence d'abord par des mantras et les poésies citadines du melhun, puis on évolue progressivement vers le rituel de transe hadra.*»

Le groupe se lance alors dans une incessante polyrythmie. Un instrument active le rythme féminin Achiya tandis que l'autre joue le Zouak, son pendant masculin, toujours plus aigu. Les Aïssawa disent que les instruments «font l'amour». Lors de la célébration, les femmes, cheveux détachés, dansent avec les hommes des pas sensuels menant à l'extase. «*À cause de cela, les Aïssawa ne sont pas très bien perçus au Maroc. Les orthodoxes de l'islam ne cautionnent pas cela*», soutient l'instigateur de la formation, qui arrive à Montréal avec, d'un côté, saxos, basse, batterie pour faire résonner le jazz contemporain et, de l'autre, la ghaita, type de hautbois strident, et une panoplie d'instruments de percussion pour la transe. Rendez-vous avec la ferveur et l'au-delà...